

## Proposition de correction du sujet de dissertation en 3h (type Mines-Ponts).

A Lachaume, d'après une trame de G. Laussucq-Dhiriat.

« *Serait-il possible que le travail eût en lui-même son plaisir et qu'il fût donc désirable ? Serait-il possible qu'on travaillât effectivement pour vivre, non pas comme on l'entend généralement pour subsister et se maintenir en vie, mais bien pour sentir plus véhémentement l'élan, la tension, la sensualité, la générosité et la fécondité de la vie ?* » N. Grimaldi (philosophe français né en 1933)

► Tout le monde a joué le jeu, est resté jusqu'au bout.

Premier objectif : finir une dissertation en temps limité. La plupart ont réussi.

Faites votre auto-évaluation dans tous les cas :

Ai-je dû supprimer une partie faute de temps ?

Aurais-je dû passer moins de temps au brouillon ?

La répartition du temps indicative que je vous avais montrée est à adapter en effet par chacun en fonction de sa facilité à rédiger, de sa difficulté à bâtir des plans, etc.

Auto-évaluation qui serait intéressante :

ai-je réussi à faire une accroche ? à noter le sujet ? à l'analyser ? à faire surgir les enjeux ? à construire une problématique ?

► Barème pour fautes: 0-5 : sans pénalité. 6-15 : -0,5 ; 16-25 : -1 ; 26-35 : -1,5. >36 : -2. Cela reste une notation plutôt indulgente. Reprenez vos fautes une par une sur une feuille en notant règle ou bonne manière de l'écrire pour la semaine prochaine.

=> **analyse** : remarquer :

- La formulation en **deux questions rhétoriques** au conditionnel et à l'imparfait du subjonctif qui montre bien que l'auteur ne présente pas des assertions mais une hypothèse de pensée et qu'il s'interroge justement sur sa validité c'est-à-dire son adéquation au réel ou au contraire son idéalisme

ATTENTION à bien différencier **subjonctif imparfait** (avec l'accent circonflexe) et **passé simple** (sans). Certains ont cru, à tort, qu'il s'agissait de passé simple et donc que cette vision idéalisée avait existé dans un **passé révolu**. Cela les a menés, parfois, à un plan de type chronologique opposant la vision ancienne et la vision récente du travail. Cela s'est fait d'ailleurs au prix d'un contresens car la vision du travail vivifiant est plutôt contemporaine si on repense par exemple à la vision des Grecs (antiques, toujours préciser car il en existe de contemporains). En revanche certains l'espèrent pour le futur : pourquoi pas ?

Notez que le subjonctif s'impose après "possible" : par exemple "est-il possible que j'aïlle ?". Ici on a une concordance des temps : puisque le verbe principal est au conditionnel, le subjonctif passe au passé. Les hispanisants ont l'habitude.

*Il serait possible que* est une variante encore plus conditionnelle de *il est possible que*.

ex : *Monsieur le juge, comment **serait-il possible que** je possédasse une vache tachetée ou pas tachetée, n'ayant ni étable pour la loger, ni champ pour la nourrir.* — (Octave Mirbeau, *La vache tachetée*, 1918). Honnêtement, si j'avais cru possible que vous vous trompassiez sur ce point, j'aurais mis une note de bas de page.

- le **parallélisme de construction** qui montre que les deux questions ne forment en fait qu'un seul raisonnement : la seconde explique la première (**anaphore** repérée par certains)

- l'opposition à la *doxa* :

Dans la première question, cette *doxa* est sous-entendue, par opposition avec ce que dit l'auteur : c'est l'idée que, dans le travail, ce n'est pas le travail en soi mais les fruits du travail qui sont désirables, ce qui fait du travail non pas un plaisir en soi mais un moyen de plaisir. Au contraire, Grimaldi essaie de penser le fait que le travail serait en lui-même un plaisir et donc désirable. Dans la deuxième question, la *doxa* est exprimée explicitement (« comme on l'entend généralement ») et opposée à la pensée de Grimaldi par

l'antithèse entre la vie biologique, objet de conservation, et le sentiment de vivre c'est-à-dire la vie comme expérience intérieure. Il faut bien comprendre que cette *doxa* est un présupposé, un à priori. Or un des pb principaux dans le plan a été que certains ont proposé I -La doxa, le travail pour subsister II- Grimaldi ou le travail plaisir.

En ce cas, j'ai parfois marqué plan " à l'envers", mais en fait il ne suffirait même pas d'inverser les deux parties, car l'antithèse serait alors en amont du sujet. Il faudrait plutôt regrouper doxa et thèse de Grimaldi en I (consigne implicite pour la 2e partie : montrer en quoi l'auteur du sujet a raison).

Puis chercher une vraie antithèse.

Qu'est-ce qui s'oppose au plaisir ? La souffrance, par exemple, la peine.

D'autres ont été chercher habilement l'antithèse de "sentir" : les machines ne sentent pas, or le travail nous transforme en machine ce qui nous empêche de sentir quoi que ce soit.

- l'adverbe *véhémentement* = *impétueux, passionné, fougueux, jusqu'à la violence ou l'emportement*. Certains ont un rapport au sport un peu comme cela. On parle de "**bourreau de travail**". Terme un peu ambivalent.

- l'énumération finale (gradation ?) qualifiant la vie, constituée de termes globalement mais pas uniquement mélioratifs (car « tension »), mais en tout cas tous appartenant au champ lexical du mouvement, du jaillissement => une définition non pas morale ni axiologique de la vie mais en termes d'élan vital et de plénitude : définition presque spirituelle ou mystique. (On ne dit pas une vision péjorative du travail mais une vision négative. On peut parler de termes péjoratifs, càd qui empirent, déprécient notre vision, de suffixes péjoratifs comme généralement un-ard, -aud, -asse ou -âtre). En tout cas ce n'est pas intellectuel ni moral, ce n'est pas l'idée que le travail donne une finalité, un sens à l'existence.

**Sensualité** : Aptitude à goûter les plaisirs des sens, à être réceptif aux sensations physiques, en particulier sexuelles. Aspect charnel, sensorialité, jouissance, *saveur* de la vie.

NB. "jouissif" est très familier.... jouissant,e existe.

**Tension** : polysémique (tension artérielle, électrique).

-Notion d'effort. Idée d'intensité.

-Situation d'équilibre précaire avec risque de rupture, de crise.

-État psychique entraînant le besoin d'une détente; pulsion ou tendance qui a besoin d'être satisfaite

- Fait de tendre à quelque chose, de s'approcher de plus en plus d'un absolu.

Certains ont très vite associé toute cette énumération au bonheur. Pourquoi pas ? mais cela ne va pas de soi, doit être démontré. Car les concepts de plaisir et de bonheur sont traditionnellement distingués en philosophie.

Les **plaisirs** sont de courte durée (sensation immédiate de satisfaction accompagnée d'un bien-être éphémère, ponctuel, dépendant de facteurs extérieurs, succède souvent à une "tension", un manque), le **bonheur** perdure. Certains biologistes disent même que ce qui les distingue est la sécrétion des neurotransmetteurs qu'ils libèrent l'un et l'autre dans notre cerveau : les **plaisirs** fabriquent de la dopamine (addictive) et le **bonheur**, de la sérotonine (apaisante). La société de consommation mène à les confondre. Une certaine forme de "religion du travail" présente peut-être le travail-passion comme la condition du bonheur. Sujet classique en philo : une vie heureuse est-elle une vie de plaisir ? Réponse traditionnelle des stoïciens et épicuriens : parvenir à la paix de l'âme, absence de trouble, a-taraxie par la maîtrise des passions (désirs, recherche des plaisirs). Certains m'ont parlé du terme anglais *workaholic*.



=> problème qui se pose : le travail est-il en effet une expérience de vie forte, un moyen de sentir la vie de façon plus intense, plus profonde et plus large que dans les autres temps de l'existence ? Travaille-t-on pour être vivifié ? Le travail vivifie-t-il ?

- ne pas broder sur le fait qu'il est né en 1933, à une époque où le travail était plus facile (hum, la Belle Epoque c'est jusqu'en 1914, ensuite dès 1929 c'est la crise)

Rappel : une problématique ne peut pas vraiment être formulée n'importe comment. Éviter les "Comment transformer son travail en plaisir" ou "à quelles conditions..." "quels facteurs"... Préférez "dans quelle mesure" (au singulier, une mesure a des degrés), en quoi, ou une question totale.

Exercice où on prend en compte la spécificité d'une pensée (souvent décontextualisée), de mots, de nos œuvres. Exercice d'attention, d'empathie, s'efforcer de comprendre mais aussi prendre du recul.

Ce n'est pas une définition du travail, c'est une caractérisation.

(NB. Si on parle de définition, il y a la définition stricte et ce à quoi cela s'applique, en intension et en extension).

Ne confondez pas étymologie (c'est vraiment l'origine) et la traduction. Etymologie sans H.

Quels enjeux ? Contre-intuitif. Ca serait bien, travail-passion.

Notons que c'est vrai qu'il y a des gens qui travaillent alors qu'ils n'y sont pas contraints (Odon Vallet, certains prisonniers).

Mais pas si simple. Comment y parvenir si c'est possible ? Est-ce vraiment si souhaitable que cela ?

## Corrigé DS 3 Grimaldi : exemple d'introduction

"La conscience [...] du travail enrichit l'être tout entier".

Cette citation de Paul Valéry offre la vision d'un travail profitable en tout point. On retrouve cette idée chez Nicolas Grimaldi :

"Serait-il possible que le travail eût en lui-même son plaisir et qu'il fût donc désirable? Serait-il possible qu'on travaillât effectivement pour vivre, non pas comme on l'entend généralement pour subsister et se maintenir en vie, mais bien pour sentir plus vigoureusement l'élan, la tension, la sensualité, la générosité et la fécondité de la vie?" Il s'interroge, dans une première interrogative, sur la notion de plaisir dans le travail en suggérant qu'on puisse retrouver une ~~volonté~~ <sup>offre, propose des</sup> de travailler. Ensuite, il détourne l'expression "travailler pour vivre" ou plutôt la réintroduit dans une temporalité différente. Il faudrait arrêter de travailler pour avoir de quoi vivre ensuite. Le travail serait vivifiant par lui-même. L'énumération qui suit <sup>consiste</sup> <sup>une liste d'</sup> des exemples de manifestation de la vie dans le travail : l'accès à la matière que la nature donne, le développement des sens au sein de l'effort, la création de biens. Grimaldi se demande donc : est-il possible de refaire du travail, une source d'enjeu et de vie? Cela fait particulièrement sens dans nos sociétés construites sur la rentabilité du résultat et de moins en moins sur le geste technique en lui-même.

Dans quelles mesures peut-on considérer le travail

<sup>formule au singulier</sup>  
<sup>une mesure et des degrés.</sup>

comme vie activité vivifiante donc attirante?

En nous appuyant sur Les Géorgiques de Virgile, des extraits de la condition ouvrière de Simone Weil et Par-dessus bord de Michel Vinaver nous arguerons sur le fait que le travail est en lui-même une activité suscitant du plaisir, mais qu'il peut être aussi source de peine, puis nous réfléchirons aux moyens pour remettre de la vie dans le travail.

LBonnefous MPSI

### Autre plan possible (analytique) :

I - que le travail, contrairement à ce que pense la majorité, peut apporter du plaisir et nous faire accéder à la vie dans son entièreté

II - Cette vision fait appel à des conditions particulières d'acceptation, d'exécution et d'attribution du travail ainsi qu'à notre interprétation du monde contemporain.

III - Il n'est peut-être pas réellement possible et souhaitable que nous trouvions intégralement notre bonheur dans notre travail, un équilibre avec d'autres activités étant préférable.

MTetelin MPSI

## Plan proposé

I / Le travail est à désirer comme une fin en soi et non seulement comme un moyen de plaisir. Pas simple moyen de subsistance, il est possiblement un lieu où se sentir pleinement vivant, il offre une sur-vie.

a) L'opinion commune à vrai dire considère généralement que le travail est désirable en tant que simple moyen de subsister : qu'il n'est donc pas un plaisir en soi, mais que ce sont ses fruits qui sont désirables et plaisants. Ordinairement on n'aime donc pas le travail en lui-même mais pour ce qu'il procure.

Ex : **Virgile** : à travers le portrait du vieillard de Tarente, le poète fait l'éloge d'un bonheur simple et paisible, permettant l'autarcie, la contemplation et la sagesse, obtenu par un travail rigoureux et acharné, mais non du travail en lui-même "il s'égalait dans son âme aux rois ; et quand, tard dans la nuit, il rentrait au logis, il chargeait sa table de mets qu'il n'avait point achetés." (IV).

**S. Weil** : les ouvrières de Rosières ne veulent surtout pas perdre leur emploi et sont prêtes pour cela à accepter toutes les humiliations, non pas par amour de leur travail mais par instinct de conservation, pour le salaire ("les sous") et donc la subsistance que le travail leur apporte. Absurdité montrée par le chiasme. « On travaille seulement parce qu'on a besoin de manger. Mais on mange pour pouvoir continuer à travailler » (Cdt° 1e...).

**Vinaver** : ~~Marguerite~~ Margerie: « Manger travailler dormir » routine répétitive et dénuée de dynamique.

b) Mais ne pourrait-on pas aussi désirer le travail en lui-même en se rappelant qu'il est vivifiant ? En effet, il insuffle de l'énergie vitale. C'est qu'il est un contact avec le réel et les autres qui oblige le travailleur à s'adapter, à prendre des risques, à se dépasser... Il bouscule et, selon l'expression consacrée, « fait sortir de sa zone de confort ». Excitant, stimulant.

Ex : **S. Weil** : elle rappelle la joie que l'on peut ressentir, même à l'usine, lorsqu'on arrive à se sortir soi-même d'une difficulté rencontrée dans son travail. "joies gratuites" ("Condition première d'un travail non servile", p. 434).

**Vinaver** : Benoît, qui, d'une certaine façon, pourrait incarner le personnage du jeune cadre dynamique, est foncièrement présenté comme un aventurier et un vivant. Il est, en cela bâti en opposition avec son frère Olivier, qualifié par Margerie de « moule » accrochée sur son rocher : on a bien là, de façon métaphorique, une opposition entre un viveur, lancé dans un mouvement de conquête (de l'entreprise, d'une nouvelle femme, d'associé, de plaisirs), et un mort en tout cas un exclu du mouvement de la vie, qui se fait voler sa place d'héritier et dont les acquisitions finales sont plutôt des expulsions (ainsi Margerie n'est pas sa conquête mais plutôt le rebut laissé par son frère, comme le départ pour les EU avec la collection de tabatières : on peut y voir des lots de consolation à celui qui n'a pas su rester dans le mouvement de la vie). Cohen "Je suis plus heureux maintenant le travail est plus intéressant".

**Virgile** : alternance livres finissant bien ou mal. I/III plus négatifs (Mars/peste), II/IV plus positifs (bonheur champêtre/bougonie). Tension qui permet élévation. **H. Arendt** : cycles de pénurie/effort du travail/récompense festive par la fertilité crée joie de vivre, bonheur (vs. misère ou richesse oisive). "Sensualité" du contact charnel avec le monde "viens ici, ô père Lénéen, et, détachant le cothurne de tes jambes nues, rougis-les avec moi dans le moût nouveau" (II). "Mets-toi nu pour labourer, mets-toi nu pour semer" (I, p. 56) : air vif sur peau, sueur...

Le travail lui-même est une récompense. **Nicolas Tartaglia** mathématicien du XVIe s. ne profita pas des 30 banquets offerts pour avoir résolu des équations du 3e degré // **Grigori Perelman**, un Russe de 44 ans, a décliné la récompense de l'Institut Clay des Mathématiques pour avoir résolu la conjecture de Poincaré en 2010 (un million de dollars).

c) Cette expérience intense de la vie que permettrait le travail n'est pas forcément une expérience de bonheur. Il ne s'agit pas de nier la souffrance et la négativité qui peuvent se trouver dans le travail : le terme de « tension » le dit bien. Cette souffrance et cette négativité font partie d'une expérience de vie puissante et forte. L'exaltation que pourrait donc offrir le travail n'est donc pas un bonheur rose et lisse mais la joie de se sentir pleinement vivant et de sentir la force de la vie qui anime le monde et les autres.

Ex : **Vinaver** : Lubin n'est pas un très bon vendeur, il connaît souvent l'échec, et pourtant il aime son métier et s'y reconnaît en profondeur : « je leur ai dit Ravoire et Dehaze c'est toute ma vie (p. 219) ». Passemar "on dit que le taux de mortalité des gens à partir du moment où on les met à la retraite grimpe d'une façon vertigineuse" (p. 208, non parce qu'ils seraient usés jusqu'à la corde par le travail, mais parce qu'ils n'ont plus ce dynamisme qu'offre le travail).

**S. Weil** : on sent une part d'exaltation dans ses lettres, qui va bien au-delà de la fatigue et des souffrances endurées, et qui est la joie d'aller, par son travail en usine, à la rencontre de la vérité. "La réalité de la vie, ce n'est pas la sensation, c'est l'activité. [...] [Les] hommes travailleurs et créateurs [...] seuls sont des hommes. J'ajoute que ces derniers, qui ne recherchent pas les sensations, en reçoivent néanmoins de bien plus vives, plus profondes, moins artificielles et plus vraies que ceux qui les recherchent" (à S. Gibert p. 69)

**Virgile** : le poète décrit l'expérience mystique que fait le paysan : il s'éprouve comme faisant partie du cosmos et participant à son ordre. Pourtant, la nature n'y est pas présentée comme uniquement bénéfique : elle abrite aussi des forces destructrices, qui relèvent, au fond, des dieux. Cela n'empêche pas le laboureur, par l'expérience qu'il peut faire de son intégration à l'ordre de l'univers et de sa proximité avec les dieux, d'éprouver une sérénité plus profonde que les malheurs qu'il peut rencontrer. "Il y a plaisir à planter Bacchus sur l'Ismare et à vêtir d'oliviers le grand Taburne" (II).

Tr°

II / On a pourtant, dans les œuvres, de nombreux passages où le travail apparaît plutôt mortifère que vivifiant.

a) Parce que le mouvement qu'il provoque, la sortie de soi, semble plus souvent un épuisement qu'un enrichissement. Les œuvres nous présentent un travail qui semble diluer l'être, l'engourdir. Ainsi du problème de la monotonie, souligné à plusieurs reprises. Loin d'être une expérience de vie intense, le travail semble être une expérience de mollesse, de sommeil éveillé, de mécanisation de l'humain qui ne peut alors plus rien "sentir".

Ex : **S. Weil** : c'est le pb du travail ouvrier, qui engourdit et fait régresser à une sorte de vie animale => déshumanisation. "Les hommes jouent le rôle des choses". Parcellarisation, on ne sent plus rien charnellement, on ne voit pas la "fertilité" dont on serait cocréateur. Plus de "rythme", or la "cadence" ne permet aucun "élan" -> à changer? Pas de "sensualité" quand il n'y a pas de contact avec le beau -> le donner à voir par culture + symboles ? ou est-ce vain, est-ce simplement possible dans le monde paysan que les Latins avaient peuplé de légendes, de dieux...?

**Vinaver** : c'est le pb de Passemar, qui ne peut pas vivre pleinement au travail (obligé de cacher son identité d'auteur), ou d'Alex qui compare son entrée dans l'entreprise à une chute dans une fosse à purin : ce n'est pas la vie mais l'engloutissement mortel => dépersonnalisation des employés.

b) Le travail est si mortifère qu'il semble qu'il faille le tenir à distance autant que possible pour pouvoir rester en vie.

Ex : **Virgile** : les abeilles ne pourraient-elles pas être un avertissement au lecteur du danger de se consacrer corps et âme à son travail ? Elles sont en tout cas un modèle de travailleur très ambigu (*workaholism?*). "Souvent aussi, dans leurs courses errantes, elles **se brisent les ailes** contre des pierres dures, et vont jusqu'à rendre l'âme sous leur fardeau, tant elles aiment les fleurs et sont glorieuses de produire leur miel" (IV). Obsessionnel et mortifère

**S. Weil** : pointe la solution qu'ont trouvée les ouvriers pour ne pas désespérer de leur condition : ne pas penser à leur souffrance. En effet si le travail ouvrier supprime la pensée, ce n'est pas seulement parce qu'il n'offre pas matière à penser, c'est aussi parce qu'il fait préférer la non-pensée comme une solution de secours pour ne pas souffrir encore davantage, ne pas désespérer et donc rester encore en vie autant que possible. "D'une manière générale, la tentation la plus difficile à repousser, dans une pareille vie, c'est celle de renoncer tout à fait à penser : on sent si bien que c'est l'unique moyen de ne plus souffrir !" (à AT p. 53)

**Vinaver** : on pourrait voir le travail d'écriture de Lubin comme une tentative pour essayer d'échapper à son travail et rester en vie. En effet, autant sa vie professionnelle semble morne et répétitive, marquée par l'échec, autant son activité d'écriture se veut une expérience de vie intense (faire un théâtre total, mêlant tous les arts, n'est-ce pas une façon de « sentir la générosité et la sensualité de la vie ? »)

c) Loin d'être une expérience de vie forte, il semble que ce soit dans tout ce qui échappe au travail que les personnages cherchent une vie intense.

**S. Weil** : les ouvriers compensent l'abrutissement causé par le travail par des loisirs violents, qui, indépendamment de la question morale, ne semblent avoir pour seul but que de permettre à ceux qui les pratiquent de se sentir encore en vie : des sensations fortes, la "débauche"... (// avec *La Fureur de vivre* de Nicholas Ray, où les courses automobiles des jeunes disent autant la fureur de vivre que la tentation suicidaire).

**Vinaver** : la sexualité compulsive de Benoît, que ce soit avec Margerite ou avec Jenny est ambiguë : elle peut dire un élan de vie, mais aussi constituer un refuge, comme une soupape compensatoire pour supporter le travail.

Tr°

III / On a donc une vraie antithèse : le travail vivifie, fait éprouver l'énergie vitale ; mais il épuise l'homme, le vide de son énergie et le conduit à la mort. Comment résoudre le pb ? Il faut réajuster le rapport au travail

a) Se rappeler que le travail, en soi, est quelque chose de neutre : il est simplement un rapport au réel. En soi, ce n'est pas lui qui vivifie ou épuise, c'est le rapport au réel, et il n'en est qu'un conducteur. On a bien cette conception du travail dans les trois œuvres :

Ex : **Virgile** : le travail du paysan est une découverte et une participation à l'ordre de l'univers. Il est un rapport que le paysan a avec le cosmos et avec l'ordre du monde régi par les dieux.

**S. Weil** : son travail en usine, comme son travail philosophique sont pour elles deux façons d'entrer en contact avec la réalité, d'en faire l'épreuve.

**Vinaver** : l'entreprise Dehaze et Ravoire apparaît comme un lieu où faire l'épreuve d'un monde complexe, mouvant, incertain et fragmenté, mais ce n'est pas tant le travail de l'entreprise qui est ainsi que le monde dans lequel vivent les personnages de Vinaver.

b) Nécessité d'une alternance oisiveté/travail. Plaisir ne naît pas de tension seule mais d'alternance tension/satisfaction.

cf. corrigé oisiveté. Place de la famille (Weil/Virgile).

c) Ainsi, ce serait donc le rapport de l'homme à la vie qui serait à ajuster, pour qu'il soit vivifiant ou mortifère, et non le travail en soi. Or il semble que dans les trois œuvres, ce qui peut rendre ce rapport à la vie vivifiant et en fait une expérience de plénitude est que s'y joue une dimension spirituelle.

Ex : **Virgile** : le travail agricole permet une expérience mystique : par son observation attentive des astres et des saisons, conçus comme signes divins, le paysan connaît les dieux agrestes et vit dans leur intimité. Cette connaissance le délivre des peurs et permettent sa sérénité et son bonheur.

**S. Weil** : elle préconise une solution pour améliorer les conditions de travail des ouvriers en usine : tourner leur travail vers Dieu, c'est-à-dire trouver des médiations pour rappeler aux ouvriers que se joue dans leur travail quelque chose de plus profond que la tâche qu'ils effectuent, qu'il y a une union à Dieu qu'ils peuvent y vivre.

**Vinaver** : le personnage de M. Onde, inspiré du philologue Georges Dumézil, avec ses récits sur la mythologique scandinave fait penser qu'il se joue dans la lutte entre Olivier et Benoît et, plus largement, dans l'aventure de l'entreprise, les grands enjeux humains de pouvoir et de rivalité.

Ccl<sup>o</sup>

« qu'ils ne réclamaient ni l'immortalité terrestre individuelle, ni l'assurance de l'immortalité de l'âme : la mort leur apparaissait sous la forme familière de la nuit, du repos, du sommeil éternel, « après une heureuse vieillesse, âgés et rassasiés de jours ».

La joie de vivre, qui est celle du travail, ne se trouvera jamais dans l'œuvre : elle ne saurait se confondre avec le soulagement, la joie inévitablement brève, qui suivent l'accomplissement et accompagnent la réussite. Le bonheur du travail, c'est que l'effort et sa récompense se suivent d'aussi près que la production et la consommation des moyens de subsistance, de sorte que le bonheur accompagne le processus tout comme le plaisir accompagne le fonctionnement d'un corps en bonne santé. Le « bonheur du plus grand nombre » dans lequel nous généralisons et vulgarisons la félicité dont la vie terrestre a toujours joui, a conceptualisé en « idéal » la réalité fondamentale de l'humanité travailleuse. Le droit de poursuivre ce bonheur est, certes, aussi indéniable que le droit de vivre ; il lui est même identique. Mais il n'a rien de commun avec la chance qui est rare, ne dure pas et que l'on ne peut pas poursuivre, car la chance, la fortune, dépendent du hasard et de ce que le hasard donne et reprend, bien que la plupart des gens en poursuivent le bonheur » courent après la fortune et se rendent malheureux même quand ils la rencontrent, parce qu'ils veulent conserver la chance et en jouir comme d'une abondance inépuisable de « biens ». Il n'y a pas de bonheur durable hors du cycle prescrit des peines de l'épuisement et des plaisirs de la régénération, et tout ce qui déséquilibre ce cycle – pauvreté, dénuement ou la fatigue est suivie de misère au lieu de régénération, ou grande richesse et existence oisive où l'ennui remplace la fatigue, où les meutes de la nécessité, de la consommation et de la digestion écrasent à mort, improductives et stériles, le corps impuissant – ruine l'élémentaire bonheur qui vient de ce que l'on est en vie.

La force de la vie est la fécondité. L'être vivant n'est pas épuisé lorsqu'il a pourvu à sa propre reproduction, et sa « plus-value » réside dans sa multiplication potentielle. Le naturalisme cohérent de Marx découvrit la « force de travail » comme mode spécifiquement humain de la force vitale aussi capable que la nature de créer une plus-value, un surproduit. S'intéressant presque exclusivement à ce processus, celui des « forces productives de la société », dans la vie de laquelle, comme dans la vie de toute espèce animale, la production et la consommation s'équilibrent toujours, Marx ignora complètement la

ainsi qu'il sonda l'expérience à une profondeur que n'avait atteinte aucun de ses prédécesseurs – auxquels il devait pour le reste presque toutes ses inspirations décisives – et que n'atteignit aucun de ses successeurs. Il fit cadrer sa théorie, la théorie de l'époque moderne, avec les plus anciennes, les plus persistantes idées sur la nature du travail, lequel dans la tradition hébraïque comme dans la tradition classique était lié à la vie de façon aussi intime que la procréation. De même, le véritable sens de la productivité du travail qui venait d'être découverte n'apparaît que dans l'œuvre de Marx, où il repose sur l'équivalence de la productivité et de la fertilité, de sorte que le fameux développement des « forces productives » de l'humanité parvenant à une société d'abondance n'obéit, en fait, à d'autre loi, n'est soumis à d'autre nécessité qu'au commandement primordial « croissez et multipliez », dans lequel résonne la voix de la nature elle-même.

La fécondité du métabolisme humain dans la nature, provenant de la surabondance naturelle de la force de travail, participe encore de la profusion que nous voyons partout dans l'économie de la nature. Le « bonheur », la « joie » du travail est la façon humaine de goûter le simple bonheur de vivre que nous partageons avec toutes les créatures vivantes, et c'est même la seule manière dont les hommes puissent tourner avec satisfaction dans le cycle de la nature, entre la peine et le repos, le travail et la consommation, avec la tranquille et aveugle régularité du jour et de la nuit, de la vie et de la mort. Fatigues et labeurs trouvent leur récompense dans la fécondité de la nature, dans la calme assurance que celui qui a bien travaillé à la sueur de son front continuera de faire partie de la nature dans ses enfants et dans les enfants de ses enfants. L'Ancien Testament qui, bien différent en cela de l'Antiquité classique, tenait la vie pour sacrée et par conséquent ne considérait ni le travail ni la mort comme un mal (et moins encore comme un argument contre la vie), fait voir combien les patriarches s'inquiétaient peu de la mort,

Handwörter], 1955, p.9. Il est intéressant dans ce contexte de comparer la malediction de l'Ancien Testament avec l'explication apparemment semblable de la peine du travail dans Hésiode. Hésiode dit que les dieux, pour obliger l'homme, lui déroberont en vie de sorte qu'il doit le chercher, alors qu'après avoir il n'avait, paraît-il, qu'à cueillir les fruits des champs et des arbres. La malediction consiste ici non seulement dans la dureté du travail mais dans le travail lui-même.

i. Neille part dans l'Ancien Testament la mort n'est le « salaire du péché ». Et la malediction qui chasse l'homme du paradis ne lui donne pas pour châtiment le travail et la misère : elle fit seulement que le travail devint pénible et que la femme enfanta dans la douleur. D'après la Genèse, l'homme (Adam) avait été créé pour veiller sur la terre (Eden), comme l'Indique son nom, forme masculinisée du mot « terre » (Genèse, 2, 5-15). « Et Adam ne devait pas labourer l'adamah [...] et Lui, Dieu, créa Adam de la poussière de l'adamah [...] Lui, Dieu, prit Adam et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder » (je suis la traduction de Martin Buber et Franz Rosenzweig, *Die Schrift*, Berlin, s.d.). Le mot pour « labourer » qui plus tard signifia travailler, *lezwad*, a le sens de « servir ». La malediction (3, 17-19) n'emploie pas ce mot, mais le sens est clair : le service pour lequel fut créé l'homme devient servitude. La malediction est généralement mal comprise, parce qu'on l'interprète inconsciemment à la lumière des idées grecques. Les auteurs catholiques évitent d'ordinaire cette erreur (cf. par exemple Jacques Leclercq, *Leçons de droit naturel* [Nanterre, Wespennet-Charlier], 1946, vol. IV, 2<sup>e</sup> partie, « Travail, propriété », p. 31) : « La peine du travail est le résultat du péché originel [...] L'homme non idéal est travaillé dans la joie, mais il est travaillé » ; on J. Chr. Nattermann, *Die moderne Arbeit soziologisch und theologisch betrachtet* [Dortmund, Verlagsanstalt d. westdeutschen

Hannah ARENDT, <sup>144</sup> Travail et fertilité ; chap III le travail, Condition de l'homme moderne, 1958

Veil  
Michele  
Virgil

Un haut-delà!

Contradiction légère ds le sujet: moyen de sentir donc pas fin en soi.